MAZDAZNAN

MAITRESSE-PENSÉE



Nº 24

OCTOBRE - NOVEMBRE - DÉCEMBRE
1959

REVUE TRIMESTRIELLE

SOMMAIRE

Pages

MAZDAZNAN

REVUE TRIMESTRIELLE

DIRECTEUR-GÉRANT ET RÉDACTEUR EN CHEF :
Willy RICKARD, 3, square du Tarn, Paris (17e)

RÉDACTEUR :
C. HUGUENIN, 4, quai Gustave-Ador, Genève

*

ABONNEMENTS :

France, Pays de l'Union française et Etranger
1 an. . 600 fr. Le numéro . . . 150 fr.
Chèques postaux : Rickard, Paris, 5340-79

Suisse : 1 an. . 5,50 fr. Le numéro . . . 1,50 fr.
Chèques postaux : I.14094

C. Huguenin, 4, quai Gustave-Ador - Genève

Belgique : 1 an. . 70 fr. Le numéro . . . 20 fr.
Chèques postaux : G. Lemercier, Bruxelles, 333709

*

*

Le contenu de cette publication est traduit des écrits et discours du Dr O. Z. HA'NISH, à l'exception des articles portant une autre signature

Nous vous prions de bien vouloir payer le montant de l'abonnement 1959 au moyen du bulletin de versement ci-joint. Nos amis étrangers, par mandat international ou par chèque sur une banque ou une agence de voyage. Merci.

MAZDAZNAN

MAITRESSE-PENSÉE



N° 24 OCTOBRE - NOVEMBRE - DÉCEMBRE

CONTRAINTE OU DISCIPLINE

Du fond des Millénaires, d'antiques civilisations nous lancent aujourd'hui, sur des tonalités graves, leur appel au Salut. Ce sont les Tables du Sinaï, avec leur commandement : « Tu ne tueras point ». — C'est la Grèce antique avec son « Connais-toi toi-même ». — C'est surtout l'Evangile du Christ avec son adjuration pathétique : « N'endurcissez pas vos cœurs ».

Oui, n'endurcissez pas vos cœurs alors que la Pensée créatrice vous appelle à la Joie, au respect et à l'amour du prochain. Certes, le rythme de l'existence oscille pour tout être humain entre le bonheur et la souffrance — impressions jaugées par l'index mental. Le spectacle de l'humanité nous présente trop souvent les extrêmes d'une complète sécheresse de cœur dans la discipline formelle, d'une part, — d'une licence sans frein d'autre part. Entre ces deux extrêmes il y a place pour une collaboration étroite entre la Sagesse et l'Amour.

Une discipline, pour être efficace, doit être non seulement volontaire mais joyeuse ; elle doit concourir à l'épanouissement de l'être et non déterminer son étiolement ou sa détérioration ; elle doit favoriser l'expression harmonieuse des qualités affectives et non les réduire à néant. Aussi bien, tout ce qui est

discipline joyeuse est une bénédiction du Ciel, — tout ce qui est contrainte une malédiction.

La contrainte physique ou morale n'émane pas seulement d'un entourage autoritaire ou égoïste, mais aussi des suggestions tyranniques que l'intellect impose à notre âme et à notre esprit, frappant d'interdit toutes les émanations subtiles du cœur, jusqu'à ce que celui-ci soit paralysé dans les réseaux du grand sympathique qui l'entourent.

Notre propos est de restaurer la culture du cœur par l'application systématique des vibrations vocales, au degré où celles-ci trouvent leur résonance dans l'âme d'abord, dans le cœur ensuite, pour se retrouver enfin à l'unisson de l'Infini, dans les chambres secrètes où l'Ineffable est toujours présent.

Willy RICKARD.

COURS D'HARMONIE

SIXIÈME LEÇON

Si nous désirons recouvrer notre voix naturelle, nous devons avant tout considérer notre *régime alimentaire*. Chanteurs, prédicateurs, orateurs, professeurs, acteurs, etc., tous ceux dont la profession réclame un bon organe vocal doivent prendre garde à leur alimentation. Ils doivent surtout éviter la fermentation gastrique, qui constitue un gros empêchement au contrôle de l'émission vocale ; car la fermentation gastrique engendre une tension dans le diaphragme, lequel devrait rester libre pour contrôler la rétention du souffle. Ce contrôle demande alors un effort supplémentaire, et l'on devient tendu, inconscient, il est impossible d'être de toute son âme à son affaire, et le succès est compromis. Au contraire, chacun peut et doit réussir, sans aucun doute, s'il veut se conformer aux lois naturelles ; et de plus, il sera exempt de cet effort et de cette tension.

Pour être de toute son âme à son affaire, il faut être complètement relaxé. La tension provient du souffle trop court, qui comprime le cœur et engendre le « trac » ; on perd l'assurance, la mémoire et l'inspiration, et à la longue, le goût de sa profession. Nous ne pouvons pas cultiver notre organe vocal sans tenir compte du reste du corps ; notre corps est un système complexe, dont toutes les parties sont interdépendantes. Ceci une fois reconnu, nous ne nous égarerons plus.

Nous devons être relaxés et contrôler exactement nos muscles, les traits de notre visage, afin de dominer nos nerfs, et ne pas faire de gestes inutiles.

Le corps humain est basé sur le chiffre 5. Nous avons le tronc et la tête, les deux bras, les deux jambes, formant une étoile à 5 branches. Tout corps humain commence par dessiner 5 lignes et est engendré de 5 cellules-germes, 2 mâles, 2 femelles, la 5ᵉ déterminant le sexe. Les animaux inférieurs n'ont que 4 lignes, les plantes, une seule.

La PENSÉE est toujours la *Cause Première* de tout : c'est la Pensée qui dirige la semence et la semence renferme l'essence même de toute chose ; ce qu'il en advient, dépend de l'*Evolution*. L'Evolution est déjà contenue en principe dans la Pensée créatrice, et, dans la pensée, en abstraction, elle est rapide, voire instantanée, mais dans la Nature, dans la matière, dans les corps, il lui faut le *Temps*, des années, des siècles, des ères, des éons de temps. Cela nous fait réaliser la PUISSANCE DE LA PENSÉE.

Plus nous serons exacts et minutieux dans l'application de nos connaissances et dans nos exercices quotidiens, plus la Nature nous dévoilera ses lois et ses secrets.

Mettez dans un pot du fumier de cheval, de la terre par-dessus, un peu de chaux, de nouveau du fumier, puis de la terre fine et semez-y de la salade, arrosez d'un peu d'alcool, couvrez d'une vitre et

mettez au soleil ; quand la terre sèche, arrosez d'un peu d'eau. En une heure vous aurez de la salade. L'intelligence de la salade a été *contrainte* d'opérer vite ; le temps a été écourté et les forces élémentaires se sont immédiatement mises à l'ouvrage. On peut, en 36 heures, faire pousser un petit cerisier portant fruits. Naturellement, ces produits sont inutilisables, car ils n'ont pas d'arome et contiennent même des poisons. Il faut du temps à l'arome pour se développer ; c'est pourquoi les fruits et légumes forcés ne sont pas aussi savoureux que ceux qui ont crû ou mûri lentement. Les cerises, et en général les fruits à noyau, ne sont nulle part aussi savoureux qu'en Perse, d'où ils sont d'ailleurs originaires ; là-haut, c'est une nourriture idéale, une ambroisie des dieux ; tandis que les cerises du Midi de la France, par exemple, sont insipides.

La Nature nous donne ainsi une image de la manière progressive dont s'effectue notre évolution.

Nous ferons bien d'éviter le fromage et le beurre, qui sont irritants pour les muqueuses et rendent la voix rauque, de même que le pain fermenté, les œufs, le sel et le sucre. Lorsqu'il s'agit de parler ou de chanter, le mieux est de ne prendre qu'un minimum d'aliments durant la journée, par exemple un peu de fruits ou de légumes, et des boissons chaudes.

La prononciation des voyelles n'exige pas que le visage entier s'en mêle, cela ne concerne que la bouche, les lèvres et la langue. De même, si nous faisons mouvoir un doigt, c'est celui-là seul, ou si c'est le poignet, ce n'est pas le coude. En chantant une voyelle, nous ne devons pas glisser dans la suivante, mais modifier résolument et d'un seul coup la position des lèvres, qui restent fixes, aussi longtemps que nous chantons la même voyelle. Contrôlez l'émission du souffle avec le diaphragme et la qualité du ton, alors *l'esprit du ton* s'imprimera sur votre visage et vous donnera une absolue sécurité.

Si maintenant nous chantons la *gamme ascendante*, sans modifier le moins du monde la position de la bouche, nous observerons un effet dont nous aurions été incapables de nous rendre compte à la première leçon. Raideur, tension, trac disparaissent. On ne doit rien souhaiter qu'on ne puisse exécuter, alors on ne se laisse plus séduire sur des voies fallacieuses. *Nous ne souhaitons rien, mais nous agissons et bannissons toute idée stérile.* Ce n'est qu'ainsi que tous nos idéaux se réaliseront.

Après avoir exercé les voyelles sur la gamme, nous les chantons sur la mélodie du *Te Deum*, d'abord séparément, puis dans la combinaison E-O-OU-A, en chantant la première phrase sur E, la deuxième sur O, la troisième sur OU, la quatrième sur A ; enfin les quatre voyelles à la suite, deux fois dans chaque phrase, comme au quatrième exercice ; d'abord *crescendo*, et pour finir *pianissimo*. Durant tous ces exercices, nous devons rester conscients du sens et de l'influence de chaque voyelle, de sa localisation dans la colonne vertébrale et des ponts qui relient les pensées entre elles, les sens à la pensée et les objets aux sens.

Un voleur qui se fait prendre est un mauvais voleur ; il a négligé de se ménager des *ponts* pour franchir tel passage délicat. Mais nous devons apprendre à nous construire des ponts pour franchir n'importe quelle difficulté. Nous n'aurons pas de difficulté à apprendre les langues, car nous avons un but en vue, et nous développerons nos *sens* pour qu'ils nous servent de ponts. Alors tout nous deviendra un jeu. Nous saurons dominer nos membres, notre visage, notre cerveau. Le visage renferme les principaux organes des sens, et ceux-ci correspondent de nouveau avec les mains et les doigts ; le pouce est à part, c'est pourquoi on dit : « les quatre doigts et le pouce ». Les 4 sens, *vue, ouïe, odorat* et *goût*, correspondent aux 4 doigts ; les 8 autres sens,

clairvoyance, discernement, réalisation, télépathie et *toucher, sentiment, intuition, transmission de pensée,* s'y retrouvent aussi [1]. L'index et le petit doigt déterminent le succès dans les affaires, tandis que le majeur et l'annulaire se rapportent à la renommée. Il y a bien des signes inscrits dans la main : un artiste célèbre retire un peu le majeur, bien involontairement ; un pouce qui va à l'extérieur trahit que son possesseur met volontiers la main dans les affaires des autres ; les femmes qui tiennent le pouce en dehors et le petit doigt levé témoignent de leur grande attraction pour l'autre sexe. Tout cela, et bien d'autres choses encore, nous le voyons, nous le remarquons, même sans l'avoir étudié spécialement.

Sixième exercice d'harmonie

Nous ne prendrons cet exercice qu'après avoir bien étudié les précédents et sachant les faire avec aisance.

Debout, appliquons les mains l'une contre l'autre, comme pour prier, mais sans croiser les doigts, en ne croisant que le pouce gauche par-dessus le droit et l'appuyant légèrement contre le cœur. Les mains sont verticales, les coudes en équerre. Alors nous élevons lentement les mains jointes, jusqu'à ce que les coudes soient à hauteur d'œil, en chantant É sur la note *mi* ; puis nous écartons les mains pour décrire un grand cercle, en chantant O sur la note *ré* ; et les joignons de nouveau sur le cœur en chantant I-M sur la note *do*. -É-O-I-M-, en une seule respiration ; le tout répété trois fois.

Ces voyelles sont celles du nom divin *Elohim*, que l'on interprète par « Un-parmi-beaucoup » ou « Dieu dans l'Assemblée des Dieux ». C'est sous ce nom que l'écrivain de Gen-Isis (Genèse) désigne l'Intelligence

[1] Index : vue, toucher, clairvoyance. Majeur : ouïe, sentiment, discernement. Annulaire : odorat, intuition, réalisation. Petit doigt : goût, transmission de pensée, télépathie

Infinie dont procède à l'Origine toute Création et Evolution.

Ce Sixième Exercice d'Harmonie avive le côté spirituel, religieux de notre être et nous communique la certitude que la Pensée émane du cœur, secret que tous les yoghis et tous les artistes cherchent en vain. Il faut le pratiquer debout, de manière que la cage thoracique puisse s'ouvrir, donnant ainsi large place au cœur. Il n'est pas attendu que nous le fassions souvent, mais au contraire rarement, et avec concentration, ferveur ; trois fois de suite et c'est assez. (Fin)

LA VALLÉE DE GHAN

« Je ne puis faire un pas de plus ; cette ascension dépasse toutes les possibilités humaines. On pense en avoir pour des heures lorsqu'on voit les choses d'en-bas, et maintenant il y a près de deux semaines que nous sommes en route et pourtant nous n'avons pas encore atteint le but de notre voyage. » Ainsi s'exprimait Gahigahvuzi en s'adressant à son compagnon Aeshmabugi.

« La joie et le plaisir qui combleront vos regards feront plus que compenser la peine que vous avez prise » lui répondit Aeshmabugi.

On n'aurait pu mieux dire, car encore un pas et devant leurs yeux s'étendait un panorama, le plus beau qu'on eût su voir. On aurait dit une gemme débarrassée de la gangue qui la cachait aux yeux des hommes.

Gahigahvuzi sembla paralysé pendant un instant, un instant qui parut des heures. Ses yeux brillaient comme ils reflétaient l'éclat de la chaîne de montagnes qui entourait le pays, un pays digne de porter le nom de Ghan — joyau d'un monde inaccessible — mais ce n'était pas la vallée qui ravissait l'âme de Gahigahvuzi. Ce qu'il regardait l'intéressait davan-

tage que toutes les merveilles de la nature, bien que la vallée qui s'étendait à ses pieds, fertile et productive, lui semblât un tableau magique, paré de tout ce que la nature pouvait offrir de plus beau. Les troupeaux étaient nombreux, les moutons propres et prospères, les coursiers fiers et rapides, et la robe des bêtes à cornes, qui avait l'éclat du satin, disait l'abondance et les bénédictions sans nombre. Mais ce que Gahigahvuzi contemplait en ce moment surpassait tout ce que l'imagination la plus vive pouvait concevoir et tous les rêves qu'on aurait pu faire. Il voyait de l'or, de l'or le long des chemins, de l'or sur les crêtes rocheuses, de l'or partout, mais ni en grains ni en pépites, mais par masses et en veines de dimensions prodigieuses.

Se tournant vers Aeshmabugi il lui dit : « Nous voici à pied-d'œuvre, mais comment allons-nous nous emparer de tous ces trésors, à moins qu'ils n'aient pas d'importance aux yeux des Ghanites ? »

« Les Ghanites attachent plus d'importance à cet or que nous-mêmes, Gahigahvuzi. Nous ne considérons l'or que du point de vue commercial, mais les Ghanites ont leurs propres idées à ce sujet. Bien sûr, ils n'ont aucune objection à ce que nous l'utilisions pour en faire des ornements, à condition que cet or ait été trouvé à l'air libre, mais ils appellent *bowriguh*, c'est-à-dire *élément vital* de notre mère la terre, le métal encore enfoui en son sein, et celui qui creuse des mines pour en obtenir est damné à perpétuité, car la nature tirera vengeance du voleur et de tous ceux qui se partagent ses dépouilles. Les Ghanites pensent que notre terre est en travail tout comme notre corps, qu'elle est douée d'organes ou qu'elle est le lieu d'actions et d'opérations semblables à celles qui se passent en nous. Ils estiment que l'homme est un produit de la terre, que son anatomie est à son image tout comme son visage est à l'image de Dieu. Ces Ghanites vont jusqu'à dire que tous les

désastres qui arrivent sur terre ont pour cause l'immixtion de l'être humain dans l'agencement intérieur de la terre. Dès qu'une certaine quantité de *bowriguh* a été arrachée du sein de la terre, cette dernière se révolte et, dans sa colère, vomit du feu et de la lave, des gaz et d'autres substances nocives qui détruisent l'œuvre de l'homme en tout ou en partie. Ils pensent que l'homme doit cultiver le sol, transformer les déserts en bosquets verdoyants et planter de la vigne sur le flanc des montagnes. Ils doivent aussi cultiver les plantes dont on tire des fibres pour faire des vêtements et se procurer de la laine pour faire des couvertures et des tapis. Ils doivent soigner les *kumaduhks* pour en avoir du lait et les chevaux pour labourer et pour voyager. Ils soigneront aussi la volaille pour en obtenir du soufre et de l'albumine qu'ils utilisent en médecine. Au-delà de cette limite tout leur est soupçon et superstition. Ils se déclarent les descendants d'un Seigneur-Dieu, et ils sont censés être en constant rapport avec lui par le truchement de nombreux intermédiaires qu'ils nomment anges et dieux. Il est très difficile de savoir exactement quoi que ce soit de leurs façons d'agir car ils gardent un silence absolu sur ces choses qu'ils considèrent comme des secrets divins. En fait, tout est si obscur et si enrobé de mystère qu'on en apprend peu de chose. Cependant, c'est un peuple merveilleux et tout ce qu'ils entreprennent est sûr de répondre à leurs plus grandes espérances ».

« Aeshmabugi, si vous m'aviez dit avant que nous ne partîmes pour cette expédition — la plus difficile que j'aie jamais entreprise — ce que vous venez de me révéler, je n'aurais pas fait un pas avec vous. Il est vrai que je suis prêtre, comme vous, et de la lignée d'Hanukhan, qui est sans peur, et peu nous importe les superstitions et les croyances, mais j'ai le sentiment que si nous faisons un pas de plus il nous en cuira à tous les deux. Une terrible catastrophe,

un malheur, quel qu'il soit, ne peut-il pas nous assaillir ! »

« Ne parlez pas ainsi Gahigahvuzi ; ces Ghanites sont gens paisibles. Ils ne tuent pas d'animaux, encore moins des hommes. Nous ne risquons rien. »

« Mais ce que vous m'avez dit me remet en mémoire ce que mon père et ma mère m'enseignaient dans les jours de mon enfance, des leçons que je rejetais et dont je me moquais, mais Aeshmabugi croyez-moi, au fond de tout cela, quand bien même nous n'y attachons pas d'importance, il y a des trésors de sagesse. Un pouvoir irrésistible semble me retenir et j'entends une voix intérieure, tel un esprit qui chuchote, me dire : « Retourne sur tes pas ». D'ailleurs, comment pensez-vous entrer en possession de cet or, et le moyen d'y parvenir ? »

« Laissez-moi faire. J'ai étudié le problème et j'ai constaté que ces Ghanites adorent les produits de la nature, attribuant un pouvoir merveilleux aux perles qu'ils doivent faire venir de l'étranger. Je me propose simplement de faire du troc. C'est dans cette intention que nous transportons ces sacs de perles. Nous voulons gagner leur faveur et obtenir d'eux le droit incontesté de disposer de leur or à notre gré. Une perle, pour eux, est le symbole de l'harmonie régnant entre les forces créatrices et les forces évolutrices. Ils croient que toutes choses procèdent des eaux, tout comme l'enfant naît des eaux de sa mère. Et de même que l'enfant est le produit de l'amour, de même la perle est produite par les rayons du soleil se frayant une voie à travers les profondeurs de l'océan pour féconder ses trésors cachés, et là partout où l'éther entre en contact avec la matière il en résultera une perle qui enclot dans sa forme les couleurs de l'arc-en-ciel, symbole du contrat que Dieu a passé avec l'homme. »

« Aeshmabugi, vous avez bien appris votre leçon, mais j'aurais voulu que vous m'eussiez parlé d'abord des trésors de l'esprit, car ils surpassent ces veines

d'or et même les beautés de cette vallée enchanteresse. Je suis heureux d'apprendre cette merveilleuse vérité ; cependant, je crains de faire un pas de plus. »

« Venez, venez ! Je connais le chemin. Il est vrai que la descente est difficile. La montée fut longue et sans intérêt, pleine d'embûches et nous avons perdu beaucoup de temps, mais la descente c'est l'affaire d'une heure au plus. Sans doute nous faudra-t-il être très prudents, et tout spécialement à cette heure où commence le crépuscule ; cependant, il nous faut avancer. Suivez-moi pas à pas, de corniche en corniche, et si un rocher se détache de la montagne n'y prêtez pas garde ; suivez-moi comme mon ombre. »

Avec la plus grande prudence et l'expérience d'un montagnard chevronné Aeshmabugi prit les devants, Gahigahvuzi lui emboîtant le pas. Ils avançaient sans bruit, se retenant presque de respirer, quand, soudain, une lumière apparut, la lumière du soleil couchant dont les rayons étaient réfléchis par le flanc doré d'une montagne. Ce spectacle était si éblouissant, si splendide, si sublime que Gahigahvuzi ne put retenir plus longtemps ce souffle qu'il s'était efforcé de contrôler à plus d'une reprise et, ravi en extase s'exclama : « Aeshmabugi, voyez donc le signe de la mort sur le flanc de la montagne d'en face ; quel phénomène à la fois merveilleux et terrifiant ! »

Il parla si fort qu'Aeshmabugi fut effrayé par cet éclat qui venait si soudainement rompre l'oppressant silence. Il leva les yeux. Son visage était aussi pâle que les lointains nuages moutonneux qui traînaient dans le ciel bleu. Comme il se tournait vers Gahigahvuzi pour lui parler, sa langue lui refusa le service. Il tendit les bras vers Gahigahvuzi, mais avant que ce dernier n'ait eu le temps de comprendre ce geste, Aeshmabugi disparut de devant ses yeux. On entendit le grondement de rochers qui roulaient au bas de la montagne, suivi par des pierres qui tombaient et

semblaient engagées dans une course vers l'abîme. Elles gagnaient sans cesse vers le fond de la vallée, chantant une chanson à laquelle aucun homme ne saurait donner un sens. Mais leur chant signifiait quelque chose, et leur musique était une marche funèbre. Peu à peu la féerie du couchant s'éteignit et la lune apparut, posa sa caresse sur les sommets couverts de neige et leur souhaita le bonsoir, tandis qu'au fond de la vallée de Ghan gisait le corps d'Aeshmabugi, mutilé, déchiqueté, meurtri et rompu au point qu'il en était méconnaissable.

Les ruisselets qui descendaient les flancs de la montagne multipliaient leurs glouglous, maintenant que la vallée était dans l'ombre, et redoublaient d'efforts pour faire retentir leur chanson. Ces chansons disaient la merveilleuse histoire des choses invisibles dans les hautes sphères d'où les forces, maintenant gouttes d'eau roulant le long de la montagne, étaient venues sous forme de flocons de neige pour perpétuer un processus d'évolution dont la fin échappe à l'entendement humain.

Les étoiles baissèrent les yeux et regardèrent tout au fond de la vallée. De temps en temps, elles regardaient à la dérobée, du coin de l'œil, un être humain assis sur une corniche, pleurant amèrement et promettant au Seigneur que s'il lui était donné de voir le soleil se lever une fois encore, il rentrerait chez lui comme il lui serait ordonné par la petite voix intérieure, et qu'il consacrerait sa vie à cultiver le sol et à racheter la terre partout où Angro-Mainyus avait imposé sa contre-création dans l'intention de perdre les enfants de Dieu.

O. Z. Hanish

(Traduction française de C. Huguenin)

LE « SANG DE L'AGNEAU »

Une très ancienne coutume, originaire de races antérieures à la nôtre, mais encore en vigueur chez les Egyptiens, voulait que, arrivé à un certain âge, le roi, ou le chef du clan, fût mis à mort, pour céder la place à son fils aîné. Un principe analogue règne chez les animaux sauvages vivant en hordes dirigées par un chef.

Or, il advint que des pharaons ayant atteint l'âge critique étaient encore pleins de vigueur, et alors l'idée vint de leur imposer une épreuve assez dure, à la vérité. Si le pharaon en réchappait, c'est qu'il était apte à régner encore un tronçon de vie. Après purifications, il se mettait en état de catalepsie ; on l'enfermait alors dans un cercueil, qu'on promenait en procession funèbre suivant un circuit rituel. Il passait deux nuits dans son cercueil, qu'on ouvrait le troisième jour, et, s'il vivait encore, il était considéré comme « *ressuscité du séjour des morts* ».

Plus tard, la coutume s'étant conservée, mais son sens primitif s'étant perdu, on admit que le roi restât sur son trône et que l'épreuve fût supportée par son fils aîné, en manière de « substitution », un procédé en cours dans toutes les pratiques religieuses et magiques de l'antiquité et des peuples primitifs. Le prince subissait alors l'épreuve, non en son propre nom, mais en tant que « *fils du père* ».

De là à tomber, chez les peuples païens, fortement métissés, dans l'idée du sacrifice du premier-né, exigé par les dieux en expiation du « péché originel » — l'alliance avec le sang foncé — il n'y a qu'un pas.

De telles conceptions n'existent pas chez les Aryens iraniens. Le sacrifice aryen ne comporte que l'action de grâces, en esprit, souffle et parole de louange adressée au Dieu créateur, ou bien, le sacrifice consiste en le travail quotidien même, rendu « sacré » par l'application religieuse, la récompense du travail

n'étant pas dans sa rétribution matérielle, mais dans la satisfaction morale de l'avoir « bien fait ».

Et, pour souligner le fait que le principal sacrifice consistait en la *purification* en vue de la *régénération*, la flamme claire et bien odorante de bois aromatiques fut utilisée, soit pour désinfecter et vitaliser l'atmosphère respirable, soit comme symbole de la perfection de pureté à atteindre dans les règnes matériels.

Chez les Aryens, la régénération n'est pas un « mystère », mais une « science » enseignée aux jeunes gens et jeunes filles instruits dans la religion divine, et ne donne lieu qu'à des pratiques hygiéniques ou spirituelles — lesquelles, par la suite, ont pu dégénérer en ritualismes compliqués et fastidieux, mais jamais en procédés barbares, cruels et sanguinaires.

La substitution du fils au père, dans l'épreuve, avait introduit l'idée sauvage du *sacrifice expiatoire* — amende à payer pour les fautes commises, consciemment ou inconsciemment, comme si la mort d'un être innocent pouvait être le gage du péché d'autrui — idée qui dégénéra encore en *sacrifice propitiatoire* — amende payée d'avance, en vue des péchés qu'on va commettre — et cette coutume devait avoir passé dans les mœurs de divers peuples asiatiques, les Touraniens entre autres, et particulièrement en Chaldée, où la Bible nous apprend qu'un chef de tribu, du nom d'Abraham, crut devoir, bien qu'adorateur du Dieu unique, immoler son fils aîné. C'est alors qu'un « messager » (la traduction dit un « ange ») vint lui conseiller de substituer un bélier à son fils. Substitut pour substitut, mieux valait un bélier, assuré ment ! Mieux nous semblerait un simple feu de bois aromatique. Mais c'est là que nous découvrons la grande profondeur de la sagesse aryenne ; elle n'est jamais révolutionnaire, mais adaptative du progrès aux conditions du temps et du milieu, et elle évite toujours de scandaliser par des changements trop radicaux. Une inscription découverte au « Musée

archéologique » d'Ur — musée construit à Ur par une reine de Babylone pour conserver les monuments retrouvés à cette époque lointaine dans l'ancienne capitale chaldéenne — cite, presque textuellement, la soi-disant « prophétie » d'Esaïe (en réalité une citation) au sujet de l'« agneau » qui est le substitut de l'homme, qui souffre et qui est immolé en victime expiatoire pour les péchés de l'homme.

Au cours des millénaires, l'épreuve du « fils du père, mis au tombeau et ressuscité le troisième jour », avait peu à peu dégénéré en une coutume barbare consistant à immoler un homme, parfois un criminel condamné, après l'avoir déguisé en « roi » et livré aux injures et violences de la populace, sous le nom de « *Bar-Abbas* », ce qui signifie « fils du père ». Chez les Juifs, toutefois, le criminel avait fait place à un « bouc » émissaire, incarnant les péchés du peuple. L'idée première du chef de clan éprouvé dans son endurance vitale avait complètement disparu et il ne restait plus qu'une grossière et cruelle superstition.

Lorsque Jésus fut traîné par-devant la Justice romaine, lorsque Pilate n'eut rien trouvé de condamnable en cet homme, quelqu'un lui suggéra d'offrir au peuple — il n'y avait pas là que des Juifs, mais toute une populace mixte venue des régions avoisinantes à Jérusalem pour la grande Fête septénaire — de lui livrer le Sauveur *comme* un Bar-Abbas, d'abandonner l'Oint du Seigneur en victime à l'ignoble mascarade du « fils du père » déguisé en roi de carnaval sur qui s'assouviraient les passions bestiales de la meute enragée. Peut-être, Pilate espéra-t-il par là gagner du temps et délivrer Jésus par ailleurs.

Ni les Grecs ni les Romains ne connaissaient une telle coutume, essentiellement asiatique. Aussi est-il compréhensible que les écrivains des Evangiles — trois siècles plus tard — ont interprété le récit comme ils pouvaient et compris : « Voulez-vous que je délivre Jésus *ou* Barabbas ? » au lieu de : « Voulez-vous que

je vous livre Jésus *comme* Barabbas? » Mais à ce sujet, notons les associations d'idées qui accompagnent le récit de la crucifixion et de la « résurrection » du Sauveur — le « Roi » des Juifs, la « descente au séjour des morts et la résurrection le troisième jour » (l'épreuve d'initiation du fils du pharaon), l'acte d'accusation : «Il a dit : Je suis fils de Dieu », l'idée païenne et profondément injuste que « l'innocent expie pour le pécheur » ; l'« Agneau de Dieu », le « sang de l'agneau ».

Avant que les Israélites quittassent l'Egypte, ils marquèrent leurs propres demeures avec du « sang d'agneau », afin que l'Ange de l'Eternel ne se trompât pas d'adresse en venant frapper à mort les « fils aînés » des Egyptiens. De quelle nature était cet ange, mieux vaut peut-être ne pas insister, car s'il avait été un être abstrait, la marque extérieure sur la maison était plutôt inutile ! Nous préférons comprendre ce passage d'une manière symbolique, signifiant la régénération des élus et la mortalité des païens qui, suivant l'antique expression avestique, n'ont pas « *lavé leurs vêtements dans le sang de l'agneau* ». Le « vêtement », dans la symbolique, n'est pas une chose rapportée du dehors, mais une « émanation ». Le propre d'une émanation est d'appartenir, quant à sa nature, à ce qui est au-dehors, mais, quant à son origine, à ce qui est au-dedans ; elle est d'une autre nature que ce dont elle émane, une filiation, non un extrait. C'est en vertu du principe d'émanation que le Sauveur pouvait dire : « Vous êtes *dans* le monde, mais vous n'êtes pas *du* monde ». La première émanation de l'Entité, au-delà de l'abîme infranchissable de *Zarvan Akarana*, est, dans la troisième chambre du cœur, l'*Etincelle divine*, qui revêt et voile l'Entité de son illumination magique. Les « vêtements » sont les émanations successives ou degrés de conscience, jusqu'à l'âme physique, qui est dans le sang, et la chair, que le sang arrose et lave. Ainsi,

la chair a-t-elle été créée « à l'image et ressemblance » de la divine Entité, qui vit en elle.

L'« Agneau » signifie un état de pureté virginale et d'innocence jusque dans l'âme physique et la chair même, lavée dans le sang de la pureté. L'« Agneau de Dieu » est l'état d'un régénéré, d'un « né de nouveau de par l'Eau (les substances endocrines) et l'Esprit (la puissance du Souffle) », d'un « redevenu comme un petit enfant, pour pénétrer dans le règne divin », car alors, en vérité, de par la pureté du sang et des sens, et la mentalité redevenue virginale, l'être intégral est inspiré par l'Esprit, éclairé par l'Etincelle divine et gouverné par l'Entité, qui est Une avec Dieu.

Pierre MARTIN.

PROPOS DE SAISON

Potages, soupes, purées, bouillons, stews, bien chauds, sont à l'ordre du jour, pour commencer le repas, mais n'en faites pas tout un repas. Les meilleures soupes et stews se composent de divers légumes. Une feuille de laurier, un clou de girofle et diverses herbettes améliorent non seulement le goût, mais aussi la potentialité.

Commencez le petit déjeuner avec un fruit ou jus de fruit et les autres repas avec un petit verre de jus d'orange, de pamplemousse, de pomme ou de raisin, chaud, en manière d'apéritif.

Composez vos salades avec les verdures de saison et une ou deux cuillers à soupe d'une seule racine râpée (carotte, betterave rouge, céleri, navet, etc.). Ne mélangez pas plusieurs racines crues, sous risque de fermentation gastrique. Après avoir essayé de toutes les sauces à salade possibles et imaginables, une bonne ménagère reviendra toujours à ce qu'il y a de plus simple et fortifiant : huile d'olive, citron, moutarde en poudre et cayenne. A défaut d'huile,

utilisez de la crème d'amandes ou de noisettes non sucrée ; il en suffit de très peu, qu'on étend d'eau avant d'ajouter les autres ingrédients. N'oubliez pas un peu d'oignon et d'ail finement hachés.

Une grande pomme de terre, un petit navet et deux petites carottes, coupés en gros dés et cuits ensemble à l'étouffée avec deux feuilles de laurier, un clou de girofle, une cuillerée d'huile, constituent un excellent stew.

Pour un autre bon stew, prenez un grand oignon, une carotte et une pomme de terre, deux gousses d'ail, une cuillerée d'huile ou de beurre ; ajoutez pour finir un peu de lait condensé.

Assaisonnez potages ou stews avec un peu de persil haché fin et sauté à l'huile ou au beurre.

Un peu de fromage râpé pare à l'emploi de trop de beurre ou d'huile, ce que ne supportent pas tous les estomacs.

Rappelez-vous que l'assaisonnement ne doit pas couvrir le goût des légumes, mais seulement l'accompagner. Ici, comme en beaucoup de choses, les petites doses ont les plus grands effets.

Bien que l'approche de l'hiver réclame de plus grandes quantités d'aliments cuits, continuez néanmoins à consommer vos salades quotidiennes.

Tout ce qu'on peut rôtir au four est préférable à ce qui est cuit à l'étouffée. Rôtir améliore le goût et développe les sels biochimiques nécessaires à l'entretien des tissus du corps. Faites rôtir au four les pommes de terre et les racines, entières avec la peau. Une fois rôties, pelez les racines et servez-vous en comme il vous plaît, par exemple, en salade, avec une sauce un peu forte pour faciliter la digestion. La peau des pommes de terre rôties de cette façon est non seulement comestible, mais excellente.

Placez de belles pommes de terre entières dans un plat allant au four. Fendez-les en croix dans le haut. Une fois rôties et éclatées, introduisez de

petits morceaux d'un fromage fondant dans les fentes et faites gratiner.

A défaut de citron, ou pour varier, employez du vinaigre de vin cuit. Le vinaigre cru est nuisible. Une fois cuit, son acide se transforme complètement et il sert à faciliter la digestion, en particulier des fritures, des choux rouges, des racines et tubercules.

Tous les légumes et fruits cuits, doivent être cuits à l'étouffée dans une casserole à couvercle hermétique ; donc dans leur propre vapeur, sans air, pour développer toute leur valeur.

Bonne saison pour revenir au blé complet. Une recette : après avoir fait tremper le blé pendant vingt-quatre heures et l'avoir cuit dans l'eau, comme d'habitude, sur feu ouvert, lorsqu'il est cuit et commence à éclater, versez-le dans une lèche-frite et mélangez-le à quelques légumes que vous avez fait cuire à part, à l'étouffée. Finissez de cuire au four et, pour terminer, recouvrez de fromage râpé et faites gratiner.

NE RÉSISTE PAS AU MAL

Ce n'est pas par amour de la justice que les hommes observent la loi, mais par crainte de la punition ; non pour l'amour de Dieu, mais par peur d'une probabilité de condamnation. Ils fuient toujours la vérité, parce que l'erreur a plus de charmes pour eux ; ainsi ils évitent ce qui est juste pour suivre ce qui est faux. Par crainte de son ennemi, l'homme fait avec lui un compromis et s'allie à lui pour déclarer la guerre à ce qui est juste et droit. C'est dans la nature de sa dualité que de chercher à harmoniser ce qu'il n'a pas encore pu atteindre — le sens commun — mais, ce faisant, il se jette d'un extrême dans l'autre, ce qui mène à l'usurpation, à l'intervention dans les affaires d'autrui, mobile créateur de conflits d'homme à homme, de nation à nation. De l'homme

de bien il sait qu'il n'a rien à craindre, mais c'est du méchant qu'il craint la nocuité et il dirige ses efforts vers lui, afin de gagner ses faveurs. A vrai dire, il y a plus de couards que de héros, plus de falsificateurs que de juges, plus de pécheurs que de saints, plus d'adversaires que de dieux.

En considération de ces faits, nous devons nous assurer de ne point résister au mal, car, en le faisant, nous entrerions en contact avec lui et tout contact laisse une impression. Le mal, si on le laisse à sa propre sphère, se nourrira de sa propre engeance jusqu'à ce que, le plus gros ayant dévoré le plus petit, il se soit détruit lui-même.

Ne résiste pas au mal, car cela nécessiterait la controverse, insoutenable sans assertions, réclamant à leur tour des explications. Ce n'est qu'en traitant le mal par le silencieux mépris qu'il se détruira de lui-même et que vous resterez le héros du jour, le sauveur de votre temps, le dieu d'une nouvelle dispensation.

Rien n'éveille autant la colère d'un chien que si vous passez tranquillement à côté de lui sans prendre garde à ses menaces et aboiements. Indifférent, sans même le payer d'un regard tandis qu'il montre ses crocs — alors sa colère et sa rage se retournera contre sa propre espèce et il en résultera une bataille de chiens. N'essayez pas de séparer ces combattants — ce serait intervenir dans les affaires des autres, et vous seriez mordu. Laissez-les se disputer « l'os » ; dans votre silencieux mépris vous découvrirez « la moelle », qui est la nourriture de l'âme.

L'ÉPIPHYSE ET LE CŒUR

L'Epiphyse est la demeure de le Mentalité ; elle est composée d'une substance spongieuse, en forme d'entonnoir s'ouvrant à la partie supérieure de la

tête. C'est par l'épiphyse que nous sommes reliés à l'univers, à l'éthérique, à l'Infini. Aucun d'entre nous n'est absolument à part ou séparé en tant qu'individu ; chacun est un anneau de la grande chaîne de notre parenté infinie. L'épiphyse agit comme une station réceptrice de radio enregistrant la pensée infinie qui émane continuellement sur les ondes éternelles de l'éther.

La conscience de cette activité ou du fonctionnement de cette parenté universelle constitue l'*état psychique* ou le *règne de l'Ame*. L'Ame est l'état de conscience universelle et la fonction de l'Ame est de convoyer l'onde de pensée de la station réceptrice de l'épiphyse à l'Esprit, qui a sa demeure dans le cœur humain. Ainsi l'Ame devient le pont entre le temps et l'éternité. C'est le *Pont Khinvat* des Anciens, qui relie les rivages de l'éternité avec les sables du temps.

Si nous examinons ses opérations fonctionnelles, nous voyons que l'Ame utilise la moelle épinière et les nerfs qui s'y branchent pour transmettre la pensée de l'épiphyse à l'Esprit qui est dans le cœur, et arriver ainsi dans le cœur de l'individu, si celui-ci est réellement vivant et conscient. Nous voyons que *la chambre antérieure du cœur est remplie de substance spirituelle*, raffinée jusqu'au degré où elle devient éthérée. Cette substance spirituelle se meut constamment, pareille à un nuage ondoyant, reflétant toutes les couleurs irisées de l'arc-en-ciel en des lignes constamment changeantes et éblouissantes.

C'est là qu'est l'énergie, là que nous trouvons l'impulsion à la manifestation. C'est là qu'est la Cour antérieure du Temple intérieur de Dieu. Ici, nous voyons le *temple de l'Esprit dans le cœur humain*.

C'est le siège de la Vie, le trône du Tout-Puissant, le centre de la Conscience infinie individualisée dans l'Entité. Derrière ces ondoyantes nuées de substance spirituelle, quelle vision glorieuse nous contemplons !

C'est *le voile du Tout-Puissant* reflétant l'Etincelle divine. *Etincelle divine* n'est pas seulement une locution pour exprimer une idée abstraite, c'est *un fait vivant* !

Si nous voulons essayer de la décrire, nous ne pouvons nous approcher de la réalité qu'en disant que c'est l'*étincelle de Vie et de Pensée constamment intermittente*, reçue à travers l'épiphyse et convoyée par l'âme à travers la moelle épinière et les nerfs qui entourent le cœur, maintenant reflétée contre l'écrin de l'Entité ou voile du Tout-Puissant, avec une rapidité si incroyable qu'elle produit l'effet d'une flamme constante de lumière continuellement descendante, jamais ascendante, irradiant toutes les couleurs du spectre avec une vélocité défiant tout enregistrement ; tandis que dans la chambre *intérieure* du cœur, derrière ce voile descendant de Lumière vivante, se trouve le lieu secret de Dieu, la demeure de l'Atome divin, l'Entité même.

C'est dans la conscience de Soi — Entité ou Dieu — que le temps s'immerge dans l'éternité, tandis que l'espace est transfiguré par la conscience de l'Infini présent en chaque âme vivante.

Le temps est mûr pour que tout ce qui demeura jusqu'ici secret dans le champ magnétique des sphères terrestres se cristallise et devienne visible pour nos sens mêmes — oui, même pour les yeux de la chair

---

ECONOMIE — COMÉDIE

(traduit de la Revue britannique par C. Huguenin)

Autant de cerveaux, autant de façons de penser. Il est naturel de pouvoir considérer un même problème sous plusieurs aspects différents. Tout dépend du principe de base qu'on choisit comme point de départ. L'économie, par exemple, constitue un vaste

problème, car elle se manifeste sur plusieurs plans différents. Quant à économiser, c'est une autre histoire, et cela exige une mise en pratique. Lorsqu'on veut être économe il s'agit de le démontrer et, pour employer une expression chère aux Britanniques, *c'est le pouding qui fait foi*, c'est-à-dire que c'est le pouding que vous venez de confectionner qui atteste les qualités du cuisinier, mais il arrive parfois que la personne qui mange le pouding ne soit pas toujours celle qui l'a préparé.

Rien n'est plus facile que de parler d'économie, mais quand il s'agit d'être soi-même économe, c'est alors que l'économie se transforme en comédie. La façon dont d'aucuns conçoivent l'économie est comédie et lorsqu'on passe à la pratique la comédie tourne à la farce.

L'économie se présente sous quatre aspects qui peuvent se rapporter soit à l'individu, soit à la famille, soit à l'industrie, soit encore à la nation. Les deux premières formes d'économie peuvent se pratiquer chez soi ; les deux dernières requièrent la coopération des différents membres d'une communauté. Pour réussir dans la pratique de ces deux dernières formes de l'économie, il faut avoir pratiqué avec succès les deux premières. Dans la mesure où le désordre règne chez l'individu ou dans la famille, dans cette même mesure régnera le chaos dans le monde de l'industrie ou sur le plan national. Les maux qui s'attachent aux deux dernières formes de l'économie ne peuvent être éradiqués que dans la mesure où la loi morale contrôle et gouverne les deux premières. C'est la raison pour laquelle un ré*form*ateur peut souvent développer en soi un état conscient lui permettant de *form*er sa destinée, alors qu'aux yeux de tierces personnes il n'est qu'un dé*form*ateur parce que ses disciples sont incapables de mettre en pratique son juste enseignement ; ils se contentent de suivre son enseignement avec sympathie, mais encore dans

un but égoïste. Voilà pourquoi un réformateur doit pratiquer l'économie individuelle, et ses disciples doivent l'imiter. Tolstoï a souvent échoué dans ses tentatives parce que la propagation de son œuvre dépendait des siens, dont il n'avait pas l'appui. Les membres de sa famille ne partageaient pas son idéal. C'est dans la mesure où des étrangers ont collaboré avec lui que Tolstoï a réussi. Cependant, quand il s'agissait d'appliquer ses théories, il était handicapé par son étroitesse d'esprit et ses conceptions à courte vue.

Jésus-Christ a échoué dans sa grande entreprise pour sauver l'humanité parce que ses proches étaient égoïstes. Chacun d'entre eux ne pensait qu'à son intérêt propre. La Sainte et Bienheureuse mère de Jésus elle-même appréciait les honneurs, voulant jouer un rôle de premier plan aux noces de Cana. Elle interrompait les réunions et faisait savoir à son Divin Fils qu'elle l'attendait dehors avec tous les enfants que Joseph avait eus d'un premier mariage. Il n'en fallait pas davantage pour mettre le Christ en colère. C'est alors qu'il s'écriait : « Qui est ma mère, qui est mon frère, qui est ma sœur ? » Et il ajoutait : « C'est celui qui accomplit la volonté de mon Père ». Car au lieu de prendre part à ses réunions, d'écouter ses discours, ses exhortations, ses conseils, au lieu d'approuver ses décisions et de lui donner leur appui, les proches du Christ se mêlaient aux calomniateurs, aux porteurs de fausses nouvelles, et organisaient toutes sortes de réunions, de divertissements et de banquets dans le seul but de se faire valoir auprès des adhérents du Christ, gens fidèles et de bonne volonté.

Si Jésus était parmi nous de nos jours, ses proches ne feraient que s'amuser pendant que le Christ exhorterait ses fidèles. Ils auraient des garages, des commerces, des autos, des provisions et des propriétés ouverts à tous les profiteurs qui, en fait ne sont que

des voleurs. Les disciples eux-mêmes se querellaient aux fins de savoir qui serait le plus favorisé dans le royaume dont parlait Jésus, qui serait *le grand homme*. La mère des fils de Zébédée se glissa subrepticement dans la demeure du Christ et le supplia de se souvenir de ses fils et voulut lui arracher la promesse que l'un serait premier ministre et l'autre ministre des finances. Et le Christ dut lui répondre : « Mon royaume n'est pas de ce monde ».

Non, Son Royaume n'est pas semblable aux royaumes d'ici-bas, où chacun recherche les honneurs pour soi-même, mais c'est un royaume où l'individu règne sur lui-même, ne recherchant pas les biens matériels, mais s'efforçant de devenir un homme de caractère.

MESSAGE DE MONSIEUR WILLY RICKARD
à la Gahanbar internationale de Stuttgart

Chers Amis,

Je regrette que les circonstances ne m'aient pas permis d'être aujourd'hui parmi vous. Je suis d'autant plus heureux de pouvoir, par l'intermédiaire de mon jeune ami et Collaborateur Ivan Delestan vous adresser un message de sympathie et de solidarité.

L'application consciencieuse des principes Mazdaznan dans la vie quotidienne doit plus que jamais nous mettre en mesure de répondre aux exigences sans cesse plus étendues que l'Esprit du Temps impose à la Terre des Hommes.

Le développement de la Technique dans tous les domaines, y compris ceux de la santé et de l'économie, assure la réalisation d'un avenir sans cesse plus proche de l'idéal de perfection que nous avons entrevu. Mais la rapidité de nos progrès dépend, — nous en prenons conscience de plus en plus intensément, — non seulement de notre application consciencieuse dans l'accomplissement de nos tâches, mais

aussi de l'enthousiasme sain qui éclaire et accompagne cette exécution.

Les créations de Dieu manifestent la puissance mais aussi la joie. C'est cette Joie attachée à tous les actes vraiment créateurs que nous devons nous efforcer de susciter en nous et de perpétuer si nous voulons rendre féconds tous nos travaux. C'est cette Joie qui nous ouvre les portails de la Connaissance et nous procure les bienfaits de l'amour, — ce rayonnement ineffable de l'âme.

Je vous exprime, Chers Amis, mes vœux les plus sincères pour le succès de cette belle Gahanbar, et je vous dis à tous : « Joie au Cœur ».

GUÉRISON

(*Un cours du* Dr O. Z. HA'NISH, *New-York City, 1908*)

Tout ce qui appartient à la forme humaine, nous devons être capables de le saisir en un clin d'œil, et dans ce clin d'œil de l'imprimer en notre cerveau avec une absolue exactitude, et alors il nous deviendra très facile de diagnostiquer tout ce qui concerne ce corps. Puis, si nous savons faire cela pour le corps humain, nous serons capables de transférer cette connaissance sur d'autres objets dans la Nature ; de la sorte nous apprendrons tout seuls, par nous-mêmes à connaître les objets de la Nature intégralement. Nous souffrons parfois terriblement du fait que nous ne connaissons et comprenons pas les lois et principes de la Nature. Bien des fois, vous avez été soignés pendant une maladie par quelqu'un sans arriver à vous guérir ; vint une autre personne pour vous soigner, et aussitôt vous alliez mieux. Mais après tout, vous ne vous étiez quand même pas rendu compte des lois naturelles de *vibrations*, en vertu desquelles telles et telles personnes s'attirent mutuellement.

Nous pouvons voir parfois deux caractères magnifiques, bien équilibrés, nobles, purs, quasi divins, dirait-on, et au moment où ils se rencontrent, c'est comme s'il se produisait une répulsion — quelque chose comme une explosion. La raison en est qu'ils ont identiquement la même base et inclination, et de plus, la même nature, et il ne peut rien sortir du fait de les rapprocher. Ce sont des natures opposées qui, en réalité, se rencontrent et fusionnent. Si toutes choses se composaient des mêmes matériaux, avaient la même couleur et la même structure, il n'existerait aucune variété. L'on ne peut attendre aucune variété de ce qui est identique ; la variété est produite par les oppositions, et lorsque deux êtres identiquement opposés se rencontrent, avec compréhension, sagesse, savoir et application, il en résulte une puissance immense.

Vous avez vu des églises, ou communautés, endormies, où tous les individus étaient spirituellement morts et physiquement malades et décrépits ; vous vous êtes senti mal à l'aise parmi eux, les sachant malades, et vous vous en êtes demandé la raison. Ils sont trop tous du même tempérament. Pour les réveiller, il leur faudrait un vacarme, il faudrait y lancer une bombe ! S'il arrive entre eux un élément nouveau, différent, vous verrez que cela aidera à les décoller les uns des autres, ce qui, pour un temps au moins, leur redonnera un peu de vie. Observez les gens du Sud [1] ; peu à peu, ils sont devenus las, paresseux, inutiles. Ils ont perdu cet esprit remuant, cette énergie créatrice qu'ils possédaient avant la guerre de sécession. En réalité, le Sud ne fera rien, ne produira rien jusqu'à ce que les gens du Nord aillent au Sud ; ils introduiront une sève nouvelle dans cet état léthargique, et tout commencera à florir et à s'épanouir. Il y a bien des années, nous

[1] Il s'agit ici de la partie méridionale des Etats-Unis.

avons trouvé en Jamaïque un véritable paradis terrestre. On y trouve tout au monde. Et l'on n'a rien à faire ; inutile de labourer le sol, même de le herser ou sarcler. Vous jetez la semence à la surface du sol, grattez un peu pour la faire pénétrer, et déjà le lendemain vous voyez comme cela pousse, avec une incroyable rapidité ; une végétation luxuriante, et vous avez tout sous la main ; même les vêtements poussent sur les arbres ! Oui, sur les arbres. Pourquoi pas ? Le coton ne pousse-t-il pas sur des arbres ? Vous voyez une tige très tendre, comme une tige de haricot ; au bout de la tige il se forme une poche, et c'est dans cette poche que se trouve le coton. Et la laine, elle pousse sur le dos des moutons. Prenez la plante Ramie, qui pousse en Orient, et vous avez de la soie. On prend ces fibres et les tisse ensemble pour faire un vêtement. Mais la Nature même se charge déjà de les tisser. Cet arbre est une sorte de palmier, dont le tronc mesure de 12 à 18 pouces de diamètre et 4, 5, 6 mètres de haut. La fibre donne une étoffe fine et soyeuse qui convient très bien dans ces contrées. Une autre chose que nous pouvons admirer, c'est que la Nature ne produit rien qui puisse engendrer l'idée de monotonie. La couleur de ces vêtements naturels n'est pas uniforme. On dirait qu'un invisible artiste s'est amusé à inventer divers modèles. Les uns sont mouchetés et il existe cinq variétés de ces mouchetures : une de ces étoffes est blanche avec des taches jaunes ; une autre est crème tachetée de vert clair ; une autre est crème avec des taches brun foncé entremêlées de mouchetures bleu pâle. La Nature ne désire pas que nous portions toujours les mêmes vêtements, de la même couleur. Ignorant le nom de cet arbre, nous l'avons appelé « cloth-tree ». Imaginez une contrée où tout au monde pousse sans aucun travail de notre part. Les vêtements nous poussent avec des couleurs fantastiques ; les oiseaux de ces pays présentent

des colorations inimaginables. Les gens du pays les mettent sur leurs chapeaux. Nous leur dîmes : « Vous êtes des gens heureux ! » Ils répondirent : « Si seulement les gens du Nord venaient un peu chez nous, ils nous rafraîchiraient le sang. Ici, tout est si monotone ! Nous nous ennuyons, nous dépérissons. »

Ainsi, ils désirent, ils souhaitent un renouvellement de leur sang, afin de ne pas dépérir. A force d'aises ils sont tombés dans la monotonie. Ils n'ont plus qu'un tempérament, une mentalité, une âme et un esprit, tous identiques, ce à quoi nous rêvons dans notre ignorance. Nous nous imaginons que cela doit être merveilleux ; mais lorsque nous comprenons les choses, nous devenons aptes à apprécier un changement de milieu, un changement d'air nous est bienvenu. Un petit changement de douleur ou de peine,ou un accident, nous feraient l'effet d'une bénédiction d'en-haut ; on serait tout content de souffrir...

Ce n'est pas mal de se faire critiquer de temps en temps, ne serait-ce que pour ne pas oublier comment ça fait — en fait, nous n'en avons pas besoin, parce que nous savons apprécier, mais nous devons acquérir la condition pour apprécier.

Maintenant, nous avons commencé un Cours de « Guérison » ; cela signifie quelque chose : guérir toutes les blessures qui nous ont été infligées, non seulement à nous-mêmes, mais à toute une lignée, de génération en génération, guérir, re-souder ; amalgamer et souder ensemble, et pour cela il faut l'aptitude de discerner quelles sortes d'éléments sont soudables ensemble. — *Guérison.*

Or quel intérêt avons-nous à étudier la Guérison, si nous nous portons bien et quand les moyens pour aller encore mieux sont d'une telle simplicité ? Nous désirons apprendre à connaître les procédés qu'emploie la Nature et comprendre pourquoi elle les emploie et pourquoi d'une manière aussi variée. Et cela nous ouvrira des horizons de pensées de plus en plus vastes.

Connaître, c'est pouvoir; connaître *tout.* Un peu de connaissance est la chose la plus dangereuse qui puisse nous arriver, et nous ne devrions jamais nous arrêter à une chose fragmentaire. C'est une chose terrible que de n'avoir qu'une petite connaissance, mais c'est le mal dont souffre le monde entier. Ils n'ont tous qu'une connaissance superficielle, une teinture, et ne comprenant pas comment appliquer cette teinture, à force de répéter leur leçon, ils s'imaginent avoir acquis une connaissance. Par exemple, l'on s'attend à ce qu'un médecin sache énumérer toutes les parties du corps avec leurs noms techniques ; l'on croit alors qu'il est un grand savant, qu'il a beaucoup de connaissances, qu'il est très instruit, parce qu'il peut dire combien nous avons d'os dans le corps ; il donne des noms différents à chaque muscle ; il a appris à distinguer 265 centres nerveux dans ce système, plus encore quelques-uns qu'on n'a pas encore pu voir au microscope, mais qu'on espère repérer un jour, une fois qu'on aura découvert les grands mystères de ce corps humain. Alors l'on dit : « N'est-ce pas merveilleux d'avoir accumulé un tel savoir dans l'espace d'une vie ? » Mais que survienne le moindre trouble dans ce corps, à quoi cela peut-il servir de savoir le nombre des os et les noms de tous les muscles, et le nombre des centres nerveux ? A quoi bon ? A rien du tout. Pourtant cela s'appelle « connaissance ».

Ici, en Amérique, vous étudiez pendant quatre ans, neuf longs mois chaque année ; vous suivez vos cours, vous travaillez ferme, le soir vous devez rédiger votre leçon, répéter, faire des expériences et de temps en temps disséquer, neuf mois par an, quatre longues années durant. Vous avez alors étudié la médecine dans toutes ses branches. Puis vient l'examen. Qu'apprenez-vous alors ? Le moment est venu de laisser courir le chat. Au bout

de quatre ans, on vous dit enfin la vérité. Toutes ces quatre années d'étude ne renferment pas un atome de vérité ; vous n'avez fait qu'apprendre par cœur des choses qui ne vous servent à rien ; mais vous devez apprendre, parce que cela vous constitue une mémoire sur laquelle vous pourrez ensuite compter ; cela vous fortifie la mémoire ; cela vous apprend à vous concentrer ; mais cela, personne ne vous le dit, même au bout de quatre ans. On vous dira quelque chose dans ce genre : « Mesdames et Messieurs, le moment est venu pour vous de vous présenter devant le monde et de montrer au monde que vous avez appris quelque chose. Or, en allant dans le monde, ne vous intimidez pas, ne craignez rien. Et si vous êtes encore trop consciencieux pour croire que vous allez appliquer ce que vous avez appris pendant ces études — rappelez-vous que ce que vous avez appris ne vaut rien ; mais que maintenant vous devez faire vos expériences. Or, puisque vous sortez dans le monde, souvenez-vous : ne craignez rien. Il est absolument indifférent que votre diagnostic soit correct ou non. Votre diagnostic ne joue aucun rôle, car neuf fois sur dix, la Nature se charge de guérir le patient et une fois sur dix le patient meurt. » C'est pour apprendre cela que vous vous êtes payé de longues et coûteuses études.

(à suivre)

UNE BONNE NOUVELLE

Nous avons la joie d'annoncer à tous nos amis qu'en décembre paraîtra

LES ROBAIYAT D'OMAR KHEYYAM
avec tous les commentaires

On se demandait quel présent on pourrait bien offrir à Noël. Le voilà tout trouvé.

COURS ET CONFÉRENCES

PARIS: Chaque vendredi à 20 h. 30 à la Salle Mozart, 59, av. Georges-Mandel (entrée 35, rue Descamps) métro: Pompe. Le deuxième dimanche de chaque mois à 10 h. 30.

GENÈVE: à 20 h. 30, Salle de Théosophie, 14, boulevard des Philosophes, les 2me et 4me vendredis de chaque mois, soit les 9 et 23 octobre, 13 et 27 novembre et le 11 décembre.

LAUSANNE: S'adresser à Mme Veyre, magasin « Vita Nova », 15, rue du Midi.

LA CHAUX-DE-FONDS: Tous les jeudis à 19 h. 30. Collège de la Promenade.

NEUCHATEL: Tous les vendredis, Salle de Chant du Collège des Terreaux à 20 h. 15 précises.

MONTREUX: Se renseigner auprès de Mme A. Brugger, « La Résidence », Clarens.

Les produits sont en vente:

GENÈVE **« Pro-Sana »,** 12, Chantepoulet
« Eaux-Vives Santé », 67, rue du Rhône
« Bonne Santé », 4, place de la Fusterie
« Alna », 5, rue Cornavin

LAUSANNE **« Vita Nova »,** 15, rue du Midi
« Bonne Santé », 6, rue Haldimand

NEUCHATEL **Mme E. Haneschka** Concert 4
« Au Friand », Place de l'Hôtel-de-Ville

LA CHAUX-DE-FONDS **Mlle Louise Moser,** masseuse, Parc 25

RESTAURANTS VÉGÉTARIENS

PARIS	Restaurant **« Pomone »**, 19, rue Joubert Paris (9e)
GENÈVE	**« Au Coin joli »** 12, Chantepoulet (près de la gare)
	« Le Lotus », 17, rue Ferdinand-Hodler
	« Vega », Cerasoli-Bindschedler, 8, rue du Prince
LAUSANNE	**« Epicure »**, Mme Gabathuler, 7, av. Dapples
	Santé, 9, rue Centrale

Pensions végétariennes pour les vacances

Chalet **« Mithra »**, Dr Kraeger, ADELBODEN (Oberland bernois)

« Les Sapins », HUÉMOZ près Villars-Chesières

« Pension de la Forêt », MONTRICHER (Jura vaudois)

PRODUITS RECOMMANDÉS
PAR L'ENSEIGNEMENT MAZDAZNAN

Ces produits d'hygiène sont de 1re qualité garantis purs et exempts d'ingrédients chimiques et animaux. Ils sont dorénavant en vente et à commander chez Mme Lydia BANSI-AMMANN, 105, Stampfenbachstrasse, Zurich.

	Francs s.	Francs fr. *(Port compris)*
Essence d'Eucalyptus d'Australie .	4,—	530,—
Menphor.	3,50	460,—
Petrolatum purissimum (bidon) .	4,50	600,—
Petrolatum au Pin	3,—	430,—
Petrolatum à la Rose.	3,50	460,—
Crème Orientale	3,50	460,—
Essence végétale Mazdaznan . . .	3,—	400,—
Lotion capillaire	3,50	530,—
Huile d'Amandes douces	3,50	460,—

Les commandes pour la France et les pays de l'Union française sont recueillies par madame Rickard, 3, square du Tarn, Paris (17e).